

## D'HYGIÈNE PUBLIQUE

## nos villes

D'habitude, ça part tout seul mais là on est pris de panique car son état empire. Je l'ai emmené aux urgences de l'hôpital El-Kettar et, de là-bas, on m'a envoyé ici. Je ne sais pas ce que c'est. J'ai un doute, c'est peut-être la varicelle, sauf que mon fils l'a déjà attrapée.» Une fois passé son tour, Amine retrouve son sourire. Le papa est également soulagé. «La dermato, dit-il, m'a expliqué que c'était une infection due aux

piqures de moustiques. Elle a prescrit des comprimés pour arrêter les démangeaisons, d'autres à dissoudre dans l'eau du bain et de la pommade. Avec ça, m'a-t-elle dit, il va vite guérir». Et d'ajouter : «La dermato m'a dit également que cette année les moustiques sont particulièrement féroces. Moi-même, je n'ai jamais vu ça auparavant.» Ces derniers temps, des maladies qu'on pensait avoir éradiquées ont ressurgi, et qui ont un lien direct avec l'hygiène publique. Si

le laisser-aller et le manque de civisme sont indéniables, la responsabilité du gouvernement est entière. La négligence des services d'assainissement des APC et l'absence de contrôle de l'inspection des wilayas dans la gestion du cadre de vie urbain marquent de façon désastreuse le quotidien des citoyens. Du temps du défunt Comité de la ville d'Alger, les services d'hygiène entamaient des opérations de lavage des rues à l'aide de camions-citernes. Ils les effectuaient la nuit,

et le matin les gens découvraient une ville relativement propre. Les campagnes de démoustication commençaient bien avant la saison estivale.

De nos jours, on ne lave plus les rues et les moustiques sont combattus avec des pastilles importées de Chine, inefficaces au demeurant. La gestion des ordures, c'est un autre secteur qui prouve, on ne peut mieux, l'échec de ce gouvernement.

F. H.

DJAFFAR LESBET, ARCHITECTE SOCIOLOGUE, AU SOIR D'ALGÉRIE

## «La présence des ordures dans les lieux publics traduit une rupture du lien social»

**L'architecte sociologue Djaffar Lesbet, dans cet entretien qu'il nous accordé, explique que l'absence d'entretien généralisé a succédé au système de prise en charge collective. La saleté des rues aujourd'hui est proportionnelle à la méconnaissance du lieu, dont l'histoire ne se transmet plus. Selon lui, le nouvel urbanisme et les modèles d'architectures (plutôt constructions) sont le produit d'un réaménagement par le vide.**

**Le Soir d'Algérie : On trouve presque normal que nos villes ressemblent à des décharges à ciel ouvert, y a-t-il une explication à cette situation dramatique qui est à l'origine de problèmes d'hygiène publique ?**

**Djaffar Lesbet :** La présence «ostentatoire» des ordures dans les lieux publics des pays développés, désigne un conflit sectoriel épisodique, dans les pays dits en voie de développement, elle symbolise le dysfonctionnement permanent des pouvoirs publics. En Algérie, elle est aussi le résultat des grandes mutations qu'ont subies les villes algériennes après l'indépendance. Elle traduit une rupture du lien social. L'absence d'entretien généralisé a succédé au système de prise en charge collective. La saleté des rues, aujourd'hui, est proportionnelle à la méconnaissance du lieu, dont l'histoire ne se transmet plus. La Casbah, hier lieu de la citoyenneté, est aujourd'hui l'exemple de décharge à ciel ouvert, du fait qu'elle regroupe une part importante de ménages n'ayant qu'une courte expérience urbaine, de même que dans toutes les villes du pays. Le changement de population a été brusque, les acquis qui ont permis à La Casbah et aux autres centres de se perpétuer jusqu'à eux n'ont pas été transmis, cela a fragilisé le système de gestion et d'entretien. Chercheurs et praticiens reconnaissent qu'il est vain d'espérer garder les espaces urbains propres sans le concours actif des habitants. De même, ces derniers participent activement à remplir les espaces extérieurs de leurs déchets. Certains discours tentent de déresponsabiliser la population en répandant l'idée que seuls les espaces publics seraient sales et que les espaces privés (habitations) seraient d'une propreté exemplaire. Les espaces privés semblent plus propres par contraste, car il est difficile de croire que ceux qui jettent leurs ordures dans leur environnement extérieur immédiat puissent avoir un intérieur aseptisé. Il serait vain d'attendre une solution exclusivement institutionnelle. Éviter de salir, c'est déjà nettoyer.

**D'où viennent cette passivité et cette acceptation de la saleté comme un fait anodin ?**

S'agissant de l'Algérie, il devient délicat de desseller le normal de l'anormal. Ce n'est pas par hasard que les gens ont inventé un terme spécifiquement algérien «noormal» pour désigner une anomalie, même récurrente. Donc, ils sont loin d'être passifs, mais très actifs. Un exemple vécu et suivi illustre mes propos.

1- Des passants déposent leurs ordures dans un endroit inapproprié.

2- L'administration, s'indigne, se réfère à son organigramme, ordonne au fonctionnaire chargé de... trouver la solution adoptée ailleurs, dans d'autres pays.

3- La municipalité importe et appose le modèle : un panneau indiquant l'interdiction d'y déposer les ordures est fixé à l'emplacement.

4- Tous les riverains déposent leurs ordures à l'endroit prohibé.

5- Les services municipaux suivent et officialisent l'endroit en mettant des poubelles officielles à la disposition des gens, tout en gardant le panneau d'interdiction ! On peut voir cet exemple dans de nombreuses villes. Et c'est devenu normal. Le cas de la capitale est édifiant. Après avoir gagné la bataille

d'Alger contre les parachutistes, Alger peine à remporter la «bataille» des ordures des 28 communes sur les 57 que compte la capitale. L'Epic Netcom aligne une armée de 4 700 employés dont 3 000 agents de nettoyage, dotée d'un matériel lourd : 250 bennes tasseuses et 30 microbennes, 300 camions et une cavalerie d'âniers pour La Casbah.

Les effectifs se relaient à longueur de journée et de nuit pour vider les 10 000 corbeilles et charrier 1 700 tonnes d'ordures ménagères que déposent quotidiennement les habitants, aux grés des humeurs, dans chaque coin des 182,5 km<sup>2</sup>. Mais les dépôts anarchiques et le non-respect des horaires annulent tous les efforts. L'Algérois, en particulier, et l'Algérien, en général, rejete le mode de vie de l'autre, non parce qu'il refuse la «modernité», mais cultive sa différence comme ultime mode de résistance pour survivre à la domination aliénante. La fin de la juxtaposition de deux modes de vie, dominants-dominés débouche sur une interrogation : que s'est-il passé après l'indépendance ?

En quoi cet important événement, qui devait être déterminant dans la vie de la cité, abouti en fait sur un résultat diamétralement opposé à celui logiquement attendu. En effet, tout laisse à croire que le réservoir d'indigènes dominés d'hier et celui de peuple indépendant d'aujourd'hui allait prendre possession de sa ville en toute liberté. Tout laissait penser que cette enclave et le reste de la ville allaient retrouver leur souveraineté et leur noblesse en même temps que le pays retrouvait son indépendance, or dans l'intervalle les valeurs citadines ont été perdues sans qu'elles ne soient relayées par d'autres en adéquation avec la nouvelle situation et qui devaient être en harmonie avec la liberté retrouvée, puisque plus rien ne faisait obstacle à l'adoption de notre art de vivre. C'est là le paradoxe qui, depuis, domine la vie, dicte la ville et les ennoblis de tas d'ordures.

**La notion de citoyen n'est pas bien ancrée dans notre culture, pourquoi à votre avis ?**

La notion de citoyen résume et recèle un certain nombre de critères et se fonde sur l'acceptation et la reproduction de certains signes de sociabilité signifiants et signifiés. On ne naît pas citoyen, on le devient. Durant la colonisation les Algériens ayant une expérience urbaine représentaient moins de 20% de la population musulmane comme on nous qualifiait à l'époque. Et en moins d'une décennie, après l'indépendance, plus d'un Algérien sur deux habite en ville. La majorité est devenue citadine par effraction (d'un appartement). C'est la ville qui a «créé» les urbains, or, normalement c'est l'inverse. La culture urbaine dont vous faites allusion a bel et bien existé... autrefois. Le premier noyau urbain d'Alger puise son originalité dans les apports successifs et continus aussi bien des envahisseurs, des réfugiés andalous que des captifs des pays européens. Plus tard, à leur tour, les familles algéroises accueillaient dans leurs maisons la voisine d'origine rurale venue rejoindre son mari. Elles l'initiaient et l'intégraient à la vie citadine. On ne naît pas Algérois, on le devient. A partir de ces contacts et des adaptations réciproques des mœurs, se développe un style de vie communautaire propre à la Casbah, une Cité et un art de vivre. Celui-ci est l'expression d'apports continus de la civilisation autochtone et allochtones.

**Les exodes ruraux répétés et permanents depuis l'indépendance jusqu'à nos jours n'ont jamais été encadrés, à tel point qu'il n'y a pas une réelle intégration dans la ville ni à son mode de vie qui diffère de celui de la campagne ou du village, pourquoi ?**

Ce n'est pas la répétition de l'exode qui pose problème. Toutes les villes du monde connaissent un double accroissement en termes de démographie et d'exode. C'est justement la brutalité de ce dernier qui a perturbé les mécanismes d'intégration. Le monde rural a toujours déversé son trop plein sur la ville, mais à dose homéopathique. Les citadins accueillaient

et initiaient les nouveaux arrivants, toujours minoritaires. Cet équilibre a été rompu avec l'indépendance, les rôles se sont inversés, les codes ont été rompus, l'approximation s'est substituée à la règle, l'intérêt individuel prime sur le collectif, le paraître surpasse l'être, et l'incivilité est devenue chose courante. Le nouvel urbanisme et les modèles d'architecture (plutôt constructions) sont le produit d'un réaménagement par le vide. Ces improvisations ont radicalement changé la physiologie de la ville et considérablement altéré l'art de vivre. Le fait qu'on ait négligé l'impact grandissant de la voiture a précipité la malvie et entretenu le chaos.

**L'environnement déteint sur le moral des individus, est-ce l'une des raisons qui fait que les Algériens sont constamment sur la défensive et broient du noir ?**

Le vide social s'exprime à travers un ensemble de signes d'abandon et d'attitudes de rejet de soi, de l'autre, de tout. Le pays symbolise une gigantesque salle d'attente, les candidats au départ broient du noir, inventent des mots, intraduisibles, pour dire leur maux visibles. Hogra, hitiste, haraga, Au point où le langage courant les a adoptés tels quels.

**La politique urbanistique ignore les spécificités des Algériens et leur culture. Au nord comme au sud, nous avons pratiquement les mêmes formats sans les détails qui font qu'on apprécie de vivre ensemble, quel est votre avis sur la question ?**

Les interventions sur le tissu urbain durant le dernier demi-siècle n'ont pas toujours témoigné un grand respect pour les expressions précédentes. Aujourd'hui, lorsqu'on parcourt la ville, on est accompagné par une foule d'interrogations. Comment lire le texte urbain surchargé de ratures. La ville est un livre que ses habitants (anciens et nouveaux) devraient pouvoir comprendre en marchant et lire en flânant. C'est pourquoi tous ceux qui ont pour tâche la gestion ou le remodelage d'un tissu urbain devraient constamment veiller à conserver la lisibilité et le sens de l'écriture d'un espace. Cette tâche n'est pas aisée dans les grandes villes. La cité est l'expression de trois écritures (algérienne, turque et française) qui se sont tantôt succédé, tantôt juxtaposées, s'excluant par endroit et se complétant en d'autres. Le tout a produit une ville originale. La réécriture d'une phrase (restructuration d'un quartier) ou même le changement d'un mot à la suite de l'effondrement d'une maison, implique la lecture préalable du chapitre (quartier) tout entier afin que l'ensemble du texte garde le même sens, pour que l'habitant retrouve les caractères dans le récit de sa cité. La ville doit conserver le style qui a domestiqué l'œil qui la regarde. Les restes, les ordures, les déchets, etc. traduisent le degré de légitimité du pouvoir et «parlent» l'idiome de la société qui les produit.

Dans les pays dits développés les déchets reflètent, entre autre, les différents pouvoirs d'achat et de consommation. Leur vue évoque l'hygiène, dégrade le cadre de vie et menace la santé d'une société à l'abri des microbes. Ils sont à la base d'une nouvelle force politique : l'écologie, d'un nouveau marché économique et d'une nouvelle branche des sciences sociales : la rudologie. La présence de ces dimensions est un indicateur essentiel de la qualité de la vie et du respect dû à l'individu. Dans les pays dits sous développés les ordures symbolisent l'échec et la difficulté à gérer simultanément un pouvoir d'achat incertain et insuffisant et un mode de consommation aléatoire. Elles sont la manifestation permanente de la rupture induite par la facilité à importer les indicateurs d'une autre croissance et la difficulté à «di-gérer» les déchets.

Leur présence perpétue le dialogue entre des gouvernants sourds, masquant leur illégitimité et incapacité, en se répétant que «les gens sont sales», et une société muette (réduite au silence) pour laquelle le pouvoir «n'est même pas capable d'enlever les ordures». C'est par l'intermédiaire des détritrus que les muets parlent aux sourds.

F. H.